Zeitschrift: Vox Romanica

Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum

Band: 2 (1937)

Artikel: A propos d'un nouveau livre sur le gascon

Autor: Coromines, Joan

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-4584

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos d'un nouveau livre sur le gascon¹

(Fin)

Dans l'ouvrage de M. Rohlfs, la partie concernant la grammaire historique est caractérisée par les mêmes qualités qu'on a pu remarquer dans la première partie, consacrée à l'étude du lexique. L'auteur n'aime pas les généralisations hardies; bien qu'il n'ignore ni les anciens textes ni les travaux de ses prédécesseurs, il bâtit ses théories avant tout sur les données rassemblées par lui-même sur le terrain. Certains faits peuvent échapper à celui qui suit une telle méthode; mais on peut faire rarement à ses conclusions le reproche qu'elles sont en l'air.

§ 341. « Le latin AQUA donne généralement aigo comme en provençal ». Mais aïwa dans les parlers à -a conservé, tels que l'aranais. En plus on signale àgo dans le Lavedan, qui se rapproche de la forme castillane. L'accord est plus parfait encore dans awa, la forme employée dans les vallées d'Oueil et de Larboust (Luchon) (Bouts dera Mountanho, 6, p. 2, 9, p. 14; Armanac dera Mount., 1923, p. 6).

§ 342. « La diphtongue latine AU se maintient généralement, » Cependant pour certains mots qu'on ne peut pas soupçonner d'être empruntés on trouve partout des formes en o: lòsa, lòso, lòdo 'ardoise' LAUSA, qui s'étend au moins au val d'Aran, Luchon, Aure, Haut Adour, Lavedan, Vallées d'Azun, d'Aspe et de Barétous, vers Oloron et Tarbes, SE. des Landes et parties du Gers (cf. lòzo 'boue' dans l'Aveyron, ALF 154); pòc 'peu' Couserans, Val d'Aran, Luchon, Béarn (mais pauc Bigorre, Gers); gòy < GAUDIUM Aran, Luchon, Bigorre (mais gay en Béarn)²; on a même

¹ GERHARD ROHLFS, *Le gascon*. Etude de Philologie pyrénénne (avec deux cartes). *ZRPh. Beih.* 85. — Cf. *VRom.* 2, 147–169, où il faut rectifier les errata suivants: p. 161, l. 16 de la fin, lire «*lábada» à la place de «*laba»; p. 165, l. 15 de la fin, «pou(r)cinglo. Le» au lieu de «pou(r)cinglo, le»; p. 168, l. 6, biffer «et qui».

² D'autres exemples dans la Toponymie aranaise: Sapòda IPSA PAUSA.

AL $> a y > \delta$ dans Luchon $t \delta p <$ TALPUM (RLaR~47, 125). La forme lauc < LOGUM dont on trouve des exemples au XIIIe siècle à Bagnères-de-Bigorre et à Auch (Luchaire, Recueil, p. 173-4) et qui survit aujourd'hui dans la première de ces localités (R~12, 582), est due peut-être à une réaction contre cette tendance, qui n'a pas été expliquée jusqu'ici et qui est en contradiction avec d'autres exemples, tels que causo, praube, laure, auco, paulo, employés dans les mêmes localités.

§ 351. La forme béarnaise encouèro 'encore' qui embarrasse M. Rohlfs doit avoir la même explication que l'anc. cast. cuemo < QUŌMODO, avec yo latin changé en ye comme celui qui provient d'un Ŏ. Il faut partir d'*HANQU(E) HORAM au lieu d'HANC HORAM (fr. encore), cf. *HOQUE ANNO > it. u(n)guanno, cat. enguany, gasc. engouan, à côté d'HOC ANNO > cast. ogaño; *ILLAQUE INTUS > gasc. laguens à côté d'ILLAC INTUS > prov. laïns; *HĪQUE, *HOQUE > anc. cat. hic 'là' (et Lavedan gue, voir § 432), hoc 'oui' à côté d'HĪC, HOC > hi, prov. o; ce sont des formes modelées sur NEQUE, ATQUE, à côté de NEC, AC.

§ 352. Parmi les exemples de \acute{o} plus $\acute{i} > w\acute{e}\acute{i}$ il n'y a que trouéyto et orium > - \acute{e} qui soient valables. On peut ajouter aran, louéira < lural. On remarque que l'é est toujours fermé. Il ne faut donc pas ranger ici bouè(t)s 'voix', qui, comme le prov. vouès, est emprunté au français¹; cf. l'aran. beu, emprunté au catalan. La forme autochtone est bouts, cf. crouts < cruck. Cigouegno chez Palay, à côté du plus courant eigougno est un castillanisme. Quant à jouélh 'genou' et couélh 'quenouille', il faut y voir des métathèses de geoulh, queoulh.

Il est superflu de poser des formes latines vulgaires *Juinem, *Cuitum, au lieu de Juvenem, cubitum pour expliquer les gasc. jouén, couél. Joune (< Juvenem), coude (< cubitum) ont passé à joine, coide par différenciation, cf. port. coisa < cousa, cast. buitre < *boitre < *boutre < vulturement, gasc. coytibar (Lespy), coueilioua (Cénac) < culturement.

§ 354. Dans souéyo, souéjo 'suie', ailleurs souja, soujo (Val d'Aran, H.-Garonne, H.-Pyrénées, ALF 1265), l'ū aurait conservé exceptionnellement le timbre vélaire du latin sans palatalisation, et un e se serait développé entre ou et y. C'est invraisemblable. Un e s'intercale dans la diphtongue ui, mais jamais que je sache entre un u et un j ou y suivant (louyo § 25 ne devient jamais *toueyo). Gasc. souejo-soujo — fr. suie — cat. suja se superposant exacte-

¹ La survivance admise du nominatif vox est en tout cas invraisemblable. L'anc, français et l'anc, provençal ont au cas sujet des formes qui représentent un *vocis.

ment avec trouejo-troujo-truie-truja < troita, plouejo-ploujo-pluiepluja < plota, il semble qu'il faut poser *sŏdia comme base. Reste le prov. sujo qui, à moins qu'il soit emprunté au français ou qu'il ait subi l'influence de sūcida, attesterait une variante *sūdia; il y aurait là le même doublet que dans une autre survivance gauloise: gasc. bròc 'bruyère' en face de prov. bruc.

§ 359 et 397. M. Rohlfs semble croire que l'-o (-ou) comme voyelle d'appui apparaît dans les mêmes conditions en gascon et en catalan. Cela est loin d'être vrai. En catalan il y a -o toujours après \tilde{r} , c'est-à-dire dans tous les mots et dans tous les dialectes: ferro, carro, porro, verro, modorro, morro, farro, folro, cerro. Dans torre, qui est un féminin, la voyelle d'appui est un -e. Dans les parlers gascons les mots les plus importants parmi ceux-ci, sont partout: h er(r), car(r), tour(r). Je ne connais pas non plus d'autre forme que (es)quèr(r) pour 'gauche', que pó (Landes) comme représentant de Porrum (ailleurs on emploie le diminutif pourret). Pour les autres mots il y a hésitation, mais la forme sans -ou est assez générale: mour(r) (Ariège, H.-Garonne et partie du Gers, ALF 893), moùrrou (Gers, Val d'Aran, Luchon), mourre et moùrrou (béarnais); bèrr (Val d'Aran), bèrrou (béarnais); amourr (Aran, Luchon, Haut Adour, partie du Béarn), amourre (Palay), amoùrrou (ailleurs). Quant aux catalans vostro, nostro, musclo, colzo (p. 111) (il aurait pu ajouter sostro, rotllo, cuiro, suro, etc.) ce ne sont pas les formes de la langue ancienne mais des formes vulgaires modernes qui apparaissent déjà dans certains textes médiévaux à côté des formes d'origine vostre, nostre, muscle, etc.; ici on ne peut pas parler de conservation de l'-o, mais de changement d'un ancien -e en -o par assimilation a l'o ou u de la syllabe tonique.

§ 360. La rédaction de ce paragraphe prête à confusion. On pourrait comprendre que le b du béarnais, qui remonte à v, B ou P, est devenu w dans toutes les positions dans les parlers du Couserans, du Comminges et des Quatre Vallées. En réalité ce sont seulement le v et le B intervocaliques qui deviennent w dans ces contrées, tandis que des mots tels que sabé SAPERE, abelho APICULA, arbe ARBOR, serbî SERVIRE, esparbê SPARWARI ont partout un b. D'ailleurs cette distinction a dù un jour être générale en gascon et l'ancien béarnais a connu sans doute des formes hawo FABA, bewe BIBERE, qui plus tard sont devenues habo, bebe. C'est ce que prouvent des formes telles que amabit < *amawit < ama(n)oït, goth. Manwjan; abeye < *eweye < inodiat; abelhe < *awelhe < ADŎCULAT (fr. ouiller); calhabà dérivé de calhau < CACHLAGUM; habarrat dérivé de hau < fagum. Même état de choses dans le haut Val d'Aran: pabessa 'femelle du paoum (coq de bruyère)' < pao(n)essa.

§ 361. C'est seulement le D intervocalique qui devient z, mais pas le т. On dit partout ajudà, nadau, madù, jamais *ajusà, etc. Un exemple isolé comme cibase *сівата, ne prouve rien; il est probablement dû à une assimilation.

§ 364–367. La conservation des sourdes intervocaliques en dehors d'Aspe et de Barétous se trouve encore dans d'autres mots. Aprigà 'abriter' s'emploie non seulement à Navarrenx (Bouts dera Mount. 6, p. 46) mais même vers le NO. des Landes, à Contis-en-Born (Millardet, Textes, p. 248); acuillo 'aiguille' à côté d'aguillo dans le Gers (Cénac); ahita à côté d'aida 'aider' (Cénac); boueita 'vider' à Bagnères-de-Bigorre (R 12, 582); kúpte 'coude' dans les Landes (Millardet, Atlas, p. 117); betoure 'bouleau' à Lys et Ste-Colome (entre Nay et Ossau, Lespy); bilaube 'clématite' Navarrenx (Bouts dera Mount. 6, p. 46). Quant à alucà 'allumer', à côté de l'aranais et commingeois alugà (*ADLŪCARE), vu qu'il se trouve non seulement dans tout le centre et l'Ouest du domaine gascon mais même en Quercy, Rouergue, Albigeois et Bas Languedoc, il faudra peut-être penser à un *ADLŪC(I)CARE; la ressemblance avec luquet 'allumette' est un pur hasard, car ce mot vient de l'ar. al-wuqéid.

Dans le catalan du NO. on ne trouve point d'exemples pareils à ceux de l'aragonais et du gascon; toutefois îl y a sapa 'sève' (Cardós et Vall Ferrera), el Pago (OPACUM) nom d'un versant de montagne exposé au Nord, dans les communes de Viu et de Barruera (p. j. Tremp) et dans celle de Gil (p. j. Sort); mais ces formes étant isolées, leur p doit être dû à des causes particulières. On peut aussi trouver des explications particulières pour une partie des formes gasconnes; ainsi cast. saúco, gasc. saüquè, cat. saüquer doivent certainement leur sourde à l'influence du suffixe -ŪCCU et il en peut être de même du gasc. aruco. L'arag. mica, avec le cat., logud. mica, toscan micca, doit remonter à une forme expressive *MĪCCA, due à l'emploi de ce mot pour renforcer une négation et comparable à TŌTTUS; c'est peut-être aussi l'origine du fr. miche, gasc. mico, it. du N. mica 'petit pain ou gâteau' qui d'habitude sont ramenés à un mot germanique¹. Teriaque est sans doute un mot savant.

Mais ces additions et ces rectifications ne changent pas dans l'essentiel l'ensemble des faits exposés ici par M. Rohlfs, et signalés auparavant et interprétés diversement par Saroïhandy, Ronjat et d'autres. Ronjat croyait que ces sourdes sont secondaires et que le type apricà ne continue pas directement l'apricare latin, mais seulement à travers une forme romane abrigà, dont les occlusives sonores ont subi un assourdissement. M. Rohlfs fait remarquer

¹ Dans l'Andalousie orientale et ailleurs, en Espagne, on appelle *mi-ga* (évidemment < MÎCA) un gâteau semblable à la *mica* du Val d'Aran.

que dans ce cas on s'attendrait à trouver des assourdissements pareils chez les occlusives sonores du latin, alors qu'on ne trouve rien de cela dans des mots tels que NUDA, CODA, BIBERE, FRAGA, etc. On peut signaler pourtant des exemples sporadiques: metoùtch (Aspe) 'moelle' (Palay); poutiu (vallée d'Aure) 'Bon Dieu' (Arm. dera Mount., 1925, p. 14); arag. otilar 'hurler' (Borao) = cat. udolar, où le d est sorti du premier L de ULULARE par dissimilation et par conséquent a toujours été sonore; le pronom béarnais $pe < v\bar{o}s^1$. Mais ces formes, plutôt rares, sont très localisées ou bien elles admettent d'autres explications et le fait hors de doute de la conservation des occlusives sourdes dans les parlers basques voisins rend invraisemblable l'hypothèse de Ronjat.

Maintenant comment expliquer le même phénomène dans les parlers romans? La chose est d'autant plus compliquée qu'il n'apparaît nulle part d'une façon régulière. Même en Aspe et en Barétous il y a bien des mots qui ont la sonore; ailleurs c'est le contraire qui arrive: les cas de conservation sont exceptionnels. C'est un état de choses qui n'est pas sans analogie avec celui du toscan. M. Rohlfs après Saroïhandy propose d'admettre qu'on a prononcé dans ce territoire les sourdes latines comme des aspirées: *CLETHA, *LUPHUS, *SEKHA; à cause de cela il n'y aurait pas eu de sonorisation. C'est à mon avis une hypothèse aussi arbitraire qu'inutile. Une prononciation aspirée, loin de renforcer l'occlusive, ne fait qu'en affaiblir l'articulation: les sourdes germaniques sonorisées d'après la loi de Werner étaient des consonnes aspirées. Si le basque n'a pas sonorisé les sourdes latines entre voyelles c'est tout simplement parce que l'affaiblissement des intervocaliques, caractéristique du roman occidental, n'est pas parmi les tendances du basque. Ce trait phonétique, comme il arrive souvent, ne s'arrête pas exactement à la frontière linguistique du basque, mais il englobe les parlers limitrophes d'Aspe et de Barétous et des hautes vallées aragonaises.

Quant aux exemples tels que *betèt*, *arreco*, *sapo*, qui dépassent ces limites, leur caractère sporadique même prouve que ce ne sont pas des mots appartenants dès l'origine aux parlers en question. Ce sont au fond des basquismes. Je tâcherai de justifier ce point de vue, qui pourrait sembler paradoxal, puisqu'il s'agit de mots latins.

Des faits lexicaux rassemblés par M. Rohlfs dans son chapitre I et des traits phonétiques de la toponymie signalés par moi dans mon étude sur Cardós et Vall Ferrera § 32, il résulte que dans les

¹ S'assèle 's'asseoir' à Auch (Arm. dera Mount., 1923, p. 9) est sedere croisé avec le type s'assel(i)à, dérivé de l'anc. prov. seti d'origine germanique.

hautes vallées des deux versants des Pyrénées centrales il a subsisté longtemps un langage mixte, basque pour la phonétique et pour les formes, mais dont les suffixes et le vocabulaire, en dehors des termes spécifiquement pyrénéens, étaient tout à fait romanisés. Ce sont ces montagnards bascophones qui, lorsque la marée montante du gascon, de l'aragonais et du catalan a noyé les hautes vallées, ont passé ces termes d'étymologie latine mais de phonétique basque au nouveau langage roman. Il faut s'attendre à ce que ce basque mourant ait survécu le plus longtemps dans la bouche des bergers et des paysans, alors que les seigneurs et les commerçants étaient déjà romanisés; il est par conséquent assez logique que ce soit dans les termes pour 'veau', 'sillon', 'sève', employés surtout par eux, que ces bergers et ces paysans aient réussi à imposer leur phonétique. C'est à la même cause qu'il faut attribuer les cas de conservation de -o latin réunis par M. Rohlfs, § 359, et d'autres tels que pallarais cinglo 'escarpement' < CINGU-LUM; pall. balestros; aranais gimbrou, aurois yémbrou < JENI-PERUM. Le basque a aussi conservé jusqu'à présent l'-u final dans ses emprunts latins: aphezpucu, pekatu, paiu.

§ 368–370. Les mêmes choses sont applicables à la sonorisation de c, p, t après nasale ou vibrante. C'est dire que je ne vois pas la nécessité de supposer avec M. Menéndez Pidal une influence osque et que je me rallie tout à fait à l'opinion de M. Rohlfs, qui attribue ce phénomène aux tendances phonétiques du basque. On pourrait allonger la liste des exemples dépassant les vallées d'Ossau, Aspe et Barétous, dans lesquelles le phénomène est général: landais témbe 'crible' < TYMPANUM (Millardet, Atlas, p. 182); coundà 'compter', général en gascon; estangà-s 's'arrêter' (ailleurs s'estancà), dans la vallée de Louron, H.-Pyr. (Bouts dera Mount., 10, p. 113); Gers desaudat 'mal fait, sans grâce' (Cénac) = anc. prov. dezazautat (dérivé d'azaut); béarn, abambà 'enflammer' = it, avvampare. La sonorisation après r qui, d'après M. Rohlfs, ne serait pas représentée sur le versant français, existe pourtant dans le haut-aranais: ardencam (de même en béarnais, Palay), nom de la plante qui dans la partie inférieure de la vallée et dans le Gers (Cénac) s'appelle artencamp; Mountàrdou nom aranais du pic qui s'appelle Montarto en catalan; ourdiga au lieu de hourtiga 'ortie'. Ce dernier exemple empiète d'ailleurs sur le catalan du Pallars, ce qui semble inviter à lui chercher une explication particulière (voir BDC 23, 300).

Pour l'assourdissement d'une sonore dans les mêmes conditions, dû à une réaction exagérée contre la tendance antérieure, on peut ajouter bien des cas: *enta*, plus courant que *enda* (cf. *VRom. 2*, 160); landais *carcà* au lieu de *cargà* (Millardet, *Atlas*, p. 166); *àrplou* 'arbre' (ibid.); carcòlh, -òu 'escargot', vallée de Biros (Ariège) (Arm. dera Mount., 1923, p. 30), bas val d'Aran, vallée d'Aure (Marsan), vallée de Louron (Bouts dera Mount., 5, p. 114), Béarn; hauta < germ. falda Bagnères-de-Bigorre (R 12, 579); oumprilh umbilículum dans le NE. des H.-Pyr. (ALF 921); semplar simulare dans une charte de Mimizan (Landes) 1300 (Millardet, Textes, Gloss.); sencles singulos, dans des textes du Lavedan, de Dax et de la Gironde (Levy, PSW); aloncar 'allonger' à Saint-Sever (Landes) 1519 (Millardet, Textes, p. 248); enfin des parfaits tels que bencoù, prencoù, en Béarn et en Bigorre, à la place de bengoù, prengoù.

§ 371. «A la fin des mots c [devant e, i] donne -ls. » Oui, mais c.J aboutit à -s: dèts, luts, crouts, mais bras < BRACCHIUM, jas < *JACIUM, tandis que l'anc. prov. écrit uniformément detz, bratz.

§ 372. Il fallait préciser que le changement de -t en -tch dans la Haute Garonne est limité au T intervocalique simple du latin, mais qu'il n'affecte pas le TT ni le T qui en latin était appuyé: pratch PRATUM, paretch PARIETEM, mais gat CATTUM, tout TOTTUM, aucat aucattum, hèt factum, thet Lectum.

§ 374. Les formes gnébre < Jeniperum, gnèsio < Genistam sont à rapprocher d'autres cas où un n intervocalique aboutit à n au lieu de disparaître: cugnèra cūna plus -ella; cagna 'chienne'; plagna, plagnèt forme féminine et diminutif respectivement de Planum; -ougna, féminin correspondant à -oung -ōnem (cf. § 470); gnaute (expliqué incompréhensiblement par unu alteru à la page 130 N 3) à côté de yaute unum alterum.

§ 375. Tout s (sonore) intervocalique aurait passé à d dans la partie S. de la H.-Garonne et régions limitrophes de l'Ariège, Gers et H.-Pyrénées. Mais les faits sont bien plus complexes. En réalité cela n'est vrai que pour la vallée d'Aure et une partie du Luchonnais (vallées de Goueil et de Larboust). C'est là seulement qu'on dit cada < Casa, maidoung < Mansionem. Dans le val d'Aran le $-c^e$, i- et le -TI- intervocaliques du latin aboutissent à -d- (audèt AVICELLUM, dide DICERE), mais le -s- reste -z- (casa CASA, pesà PENSARE) et il ne devient -d- que par dissimilation, lorsque le même mot contient un autre s: cerida CERESEA; badè 'escarpement' (pré-roman), dans d'autres villages basè, mot employé généralement au pluriel, badès; Salòda, nom de lieu IPSA lausa; Sapòda id. ipsa pausa. Le même état de choses dans les parlers du Couserans, à Saint-Béat et haute vallée de la Garonne, à Luchon et en Barousse, à en juger par les textes patois (voir Bouts dera Mountanho 9, p. 56; 8, p. 95; 8, p. 78; 8, p. 136; 9, p. 8; 10, p. 60; 10, p. 123).

§ 376. Il y a là un ramassis d'exemples hétérogènes parmi les-

quels il faudrait faire un triage. Un changement spontané de s en ch n'existe guère en gascon. Il n'y a que des cas isolés tels que béarn. chens 'sans', pour lesquels il faut chercher un explication. Dans quelques parlers l's suivi de consonne devient ch (c'est le premier pas vers l'h du landais) (cf. § 377); voilà qui explique echcoupo, echpressioù, nouchto. Cela arrive aussi à l's en contact avec une voyelle palatale, i ou ü: cheys 'six' (< sieys), Chechan (assimilation de *Sechan < Seissan), chichante (< sichante < SEXAGINTA), chiulà 'siffler' (cf. cat. xiular), chuc 'suc'. Enfin d'autres mots sont sous l'influence des verbes dérivés en ech-< Exs-: chourd 'sourd' influencé par echourdà 'rendre sourd' (écrit eschourdà en béarnais, cf. sord mais eixordar < EXSURDARE, en catalan); chaliwo (Palay enregistre aussi eschaliue) à cause d'eschaliuà 'perdre la salive, baver'; aran. chec ou echec 'sec' à cause d'echecà 'sécher' < EXSICCARE; charmèn 'sarment', arag. jarmiento à cause du verbe jarmentar, ixarmentar (Borao), en catalan eixarmentar 'couper et ramasser les sarments'.

§ 379. Sur le passage de F en h on aurait pu citer Steiger, Contr., pp. 219–225 et l'ouvrage de son élève M. Alther, Südspan. Mundarten, pp. 52–55, 57–58, qui se prononcent pour l'existence d'un f bilabial antérieur à l'aspiration.

§ 380. Il y a encore un traitement de FR- qui aurait mérité d'être signalé: en aranais on trouve eired, eiregà, eirechura, eirebè, eirèchou à côté de (h)ered, (h)eregà, (h)erechura, (h)erewè, (h)erèchou. Ces formes remontent probablement à *ehred, etc. (peut-être en passant par *esred, cf. § 377) avec un traitement parallèle à celui du béarnais esloù, ehloù < FLŌREM.

§ 381. Il aurait fallu citer les formes aranaises des mots en FL-, qui présentent d'une façon régulière la chute de l'F: FLŌREM lou, FLAMMAM lama, FLAGELLUM lagèt (mais (h)alagèt dans la partie haute), FLUXUM louch. Pour flûte: Arrens laguta. INFLATUM en passant sans doute par enflat, *ou(n)flat devient en aranais houlat, cf. une métathèse analogue dans cahouà < cauhà < CALEFACERE.

§ 383. La prothèse de a devant r- dans le versant Sud de la chaîne ne se trouve en réalité que dans la toponymie: des formes telles que Hecho arrier 'rire', Cardós arrés 'rien', étant tout à fait isolées, doivent être empruntés aux parlers gascons, car les arag. roz, roba, riba, rabal au lieu d'arroz, etc., que M. Rohlfs considère comme de fausses régressions ne sont que des aphérèses du type courant par confusion avec l'a de l'article féminin. Mais dans la toponymie il y a quelques cas indubitables, qui doivent être attribués non pas à l'aragonais ni au catalan mais au basque de ces vallées, aujourd'hui éteint (cf. plus haut). Comme en basque,

alors, la voyelle prothétique peut être autre qu'un a-: c'est un o dans Montorroio montem rubeum, montagne de la commune de Llessui, p. j. Sort. Quant au dernier membre de Pueyarruego, Montearruego, M. Rohlfs voudrait l'expliquer par un croisement de rubeum avec crocum 'jaune' (cat. groc). C'est ingénieux mais peu convaincant. Puisque vulturem devient bueitre en aragonais et veruculum > cerruello (§ 352) il n'est pas impossible que rubeum ait passé à *arrueyo et celui-ci à *arrueo et arruego avec g pour remplir l'hiatus.

§ 384. Aux exemples du changement de RR en rd il faut ajouter cast, cerda en face de cat, cerra < CIRRUM, exemple qui est d'autant plus important que c'est le seul où il s'agisse d'un mot latin, et cast. arda, ardilla, berb. aarda, agarda à côté de l'hispano-arabe *gárra (voir mon étude BDC 24,24). Dans d'autres cas il y a différenciation de RR en rn: cat. occid. gavarnera au lieu de gavarrera, cast. cuérnago à côté de cuérrago, cat. côrrec, port. córrego (cf. M. Pidal, Orig., 341 s.). Ce changement de RR en rn est fréquent en hispanoarabe: harnúba 'garofa' dans le Vocabulista au lieu de harrúba, bornacha 'bota de vino' (Alcalá) = cast. borracha, bernina 'tarière' à côté de berrina (BDC 24,51). Barmil 'baril' (Dozy, Suppl., 1, p. 78) est peut-être une altération d'un *barnil < barril, sous l'influence du mot arabe barma 'marmité' et de sa famille. Dans d'autres cas, enfin, nous avons RR > rl: cast. sirle à côté du cat. serri, xerri; cast, charlar : cat, xerrar; cast, carlanca : port, carranca; garlotxa 'pièce de terre mauvaise', forme que j'ai entendue dans le part. jud. Lleida à la place du cat. commun garrotxa. On remarquera que la plupart de ces mots sont d'étymologie non latine.

§ 386. M. Rohlfs met en doute mon explication du double traitement aranais de -LL' > -t ou -lch, d'après laquelle il y aurait -t après e mais -tch après o ou ou. Il faut remarquer que je n'ai donné cette explication que pour le Val d'Aran (partie centrale et supérieure); je sais très bien que dans la Haute-Garonne et même dans quelques villages du bas Aran tout -LL' aboutit à -tch quelle que soit la voyelle précédente. Mais dans le reste de la vallée il est clair qu'on a castèt, audèt, aquét à côté de moutch, poutch, côtch, môtch. J'ai d'ailleurs ajouté en note que devant l'-s du pluriel on a t partout (pouts pluriel de poutch). C'est ce qui fait que dans des mots employés très souvent au pluriel, tels que bedout 'bouleau', pecout 'pied (de table)' la forme en -t a pu être généralisée. Quant à sadout satullum, c'est un adjectif; or il y a plusieurs adjectifs dans lesquels un -t alterne au féminin avec un -r- (bèt : bèra, aquét : aquéra, nauèt : nauèra) mais il n'y en a pas où l'alternance soit entre -tch et -r-; c'est peut-être là la cause de l'exception sadout. D'ailleurs puisque tous les exemples de -tch sont des monosyllabes il se peut que dans les polysyllabes il y ait -t même après voyelle vélaire.

§ 391. L'explication des noms de lieux ariégeois en -ean (fr. -ein) par des noms de personne germaniques plus le suffixe -ING est assez convaincante. Cependant je dois faire remarquer que dans les exemples cités par M. Rohlfs d'un -gn des parlers du Couserans au lieu de -n, il s'agit toujours d'un NN ou ND du latin, ou bien du -NT des terminaisons verbales, bref il s'agit de l'-n fixe de l'ancien provençal; mais il n'en cite aucun pour un -gn correspondant à un ancien -nc. Je n'en ai rencontré aucun non plus dans les textes patois de la contrée, qui n'offrent que Jouanh Joan-NEM, ounh unde, souenh subinde, sounh sunt (voyez Bouts dera Mount., 4, p. 113; 6, p. 299; 9, p. 56, 229). Or pour qu'on puisse admettre que -enc est devenu -egn il faudrait trouver des formes telles que *bagn 'banc' ou *regn 'rang', qui n'existent nulle part, que je sache. Puisque les noms en -ING tels qu'Escatalens, Mérens et semblables remontent tous à des pluriels -INGOS, je me demande si pour -egn il ne vaudrait pas mieux partir du nominatif pluriel -INGI, où NG > gn serait tout à fait régulier. Cf. Gardeny près de Lleida, qui représente un (CASTRUM) GARDINGI, génitif du nom gothique Garding (Förstemann, col. 600).

§ 393. D'après l'exemple hapja > hapchôt (Palay) on pourrait croire que pj devient pch en béarnais. Mais sapiamus > sapiam, apium > apit (Palay), sepia > sèpi (id.) montrent quel est le traitement gascon. Hapchôt doit être par conséquent un gallicisme, ce qui est assez naturel pour un mot germanique.

§ 395. JUNICAM > joungo, MANICUM > manje (aran. mangue et mange) sont rangés parmi les mots dont la pénultième atone serait tombée dès le latin vulgaire. Il y aurait là alors une différence entre le gascon d'une part et les autres dialectes d'Oc et le catalan de l'autre, qui conservent la posttonique après n et disent junegajonega, manegue-manec. En réalité une telle différence n'existe pas: le gascon a sans doute connu d'abord *jónega *mánegue, comme tous les parlers, mais en gascon, lorsque l'n est tombé en nasalisant la voyelle précédente, on a eu *jőega, *måegue, d'où *jőga, *mågue, par contraction des deux voyelles en hiatus (d'accord avec § 390, dernier paragraphe), et ensuite joungo, manque. D'après M. Rohlfs le gascon s'opposerait nettement au languedocien dans le traitement des mots en -LICEM en ce qu'il laisserait tomber la voyelle de la dernière syllabe, maintenue en languedocien (heus en face de felze, pus en face de piuze); cela est vrai dans le Béarn et en Bigorre, mais pas pour le gascon oriental, qui va avec le languedocien: aranais pude PÜLĬCEM, pode ou pôdou POLLĬCEM.

§ 396. A la liste des proparoxytons qui ont conservé la voyelle

posttonique il y a une rectification à faire et quelques additions. Gàbe 'Gave' ne remonte point à un *Gabĭnum mais à Gabărum qui est attesté vers 800 (Aebischer, BDC 17, 72), ce qui explique qu'il n'y ait pas de variante *Gàbou, comme on l'attendrait (voir plus bas) avec la base posée par M. Rohlfs. On peut ajouter: AVIAMINEM béarn. aujami, etc. (voir § 95); EXAMINEM béarn. echami, aran., Gers echame, mais echàmou dans Dastros (Cénac); ORDIMINEM béarn. ourdimi; CARPĬNUM Gers càrpou (Cénac); RAPHĂNUM béarn. arràfou; COPHĬNUM land. cròfou 'cercueil' (Millardet, Allas, p. 74).

Les formes en -i et en -ou embarrassent M. Rohlfs, et ce n'est pas étonnant puisque tout le monde les a mal interprétées jusqu'ici. Ronjat a cru que les premières étaient dues à la généralisation d'une forme en -i issu de -e en hiatus devant un mot à initiale vocalique. Il serait étonnant alors qu'on ne les trouve que dans des mots en -ı̃NEM latin et qu'on ne dise point *àmpli, *àuti, *nôsti au lieu de ample, etc. Pour les formes en -ou M. Jeanroy (AnM 7, 129), A. Thomas (R 33, 451), Pépouey (Mél. Chabaneau, p. 73) et Ronjat (Gramm. ist., 1, p. 248) ont été d'accord pour y voir les descendants de types du latin vulgaire en -ŬLUM. M. Rohlfs repousse avec raison cette théorie qui conduit à fabriquer des monstres tels que *ASULUS, *VIMULUS, *CASSULUS, tout à fait en l'air. Mais ce qu'il imagine n'est ni bien clair ni bien plus satisfaisant. Si je ne comprends mal sa pensée, AsĭNUM serait devenu *àsnou avec un -ou comme voyelle d'appui de même que VERNUM devient bèrnou (d'ailleurs seulement dans la vallée d'Aspe, alors que l'aire d'àsou est bien plus étendue). Mais pourquoi *àsnou aurait abouti à àsou il ne nous le dit pas et on ne voit pas de raison pour que l'n soit tombé après qu'il a cessé d'être intervocalique. Quant aux formes en -i, il ne se prononce pas; il se borne à remarquer le «fait surprenant » que cet i correspond presque toujours à un I étymologique. Il n'y a là rien de surprenant, car le latin, par suite de ses lois phonétiques, n'admettait devant un N, en syllabe ouverte, d'autre voyelle brève que l'I.

Il aurait pu faire une autre observation plus instructive. Tous ces mots en -i remontent à -ĭnem, tandis que presque tous ceux en -ou proviennent de -ĭnum ou -ănum (la dernière terminaison seulement dans des mots d'origine non latine): hàmi faminem, ômi hominem, enclumi inclūminem, léni lendinem, echami examinem, et en général -àmi -aminem, sémi seminem, bèrmi verminem, bìmi vīminem, càrdi cardinem, noùmi nominem, oùrdi ordinem, pénti pectinem, lèrmi terminem. D'autre part àsou asinum, càssou cassănum, cròfou cophinum, herèchou fraxinum, pàmpou pampinum,

plàdou platănum, lémbou tympănum, càrpou carpinum, arràfou raphănum. Dans la fin de proparoxyton, où toutes les consonnes sont plus faibles (cf. l'effacement du c dans -ati(c)um > -adye > -alge, et l'assibilation du t dans cubitum > cat. colze, en face d'amīcum > amic, marītum > marīt), l'n intervocalique est tombé sans doute un peu plus tôt que dans les paroxytons, à un moment où la voyelle finale se prononçait encore: celle-ci a formé une diphtongue avec la voyelle précédente et n'est plus tombée; -ĭnem est devenu 'ee, 'ei, -ĭnum et -ănum sont devenus 'eo, 'eu; ensuite ei et eu atones, ici comme ailleurs (cf. § 342, et mon Vocab. Aran, p. X, nº 2), se sont réduits à -i et -ou respectivement.

Les exceptions à la règle se réduisent à quelques exemples de -ou < -ĭnem et s'expliquent par le fait suivant. Dans certaines parties du Gers tout e atone, suivi d'un n tombé entre voyelles devient ou: escarmouà 'développer ce qui est pelotonné' (Durrieux II, p. 209) < excarminare; entaoumà 'entamer' (id. II, p. 201) < *entamouà < intaminare; pientouà 'peigner' (Génac) < pectinare; semouà (id.) < seminare; vermouat 'véreux' (Durrieux, I, p. 297) < verminatum; louèno 'lente' (Cénac) < *lènouo < lendina. On trouve ailleurs des exemples pareils: aran. chamouà 'essaimer' examinare. Il est naturel que dans ces régions on dise aussi bèrmou, echàmou, aujàmou, heràmou, bimou, avec -ou < -inem.

§ 399. Il aurait fallu citer l'article admirable de M. Grammont « La métathèse dans le parler de Bagnères-de-Luchon », MSL 13, 73 ss., où les lois de la métathèse gasconne ont été fixées d'une façon lucide et à peu près définitive.

§ 408. Je ne vois pas de raison suffisante pour affirmer que la seule forme autochtone de l'article gascon soit *et*, *era*. Dire que ILLA > la n'est pas normal phonétiquement en gascon et qu'il doit être dù à l'influence des autres parlers provençaux serait comme prétendre que l'article la est un provençalisme en catalan et en castillan parce qu'il faudrait attendre (*e*)lla dans ces langues; mais on est parti d'une forme réduite (IL)LU(M), (IL)LA(M), seule qui peut expliquer le port. o, a. La forme masculine de l'article catalan moderne *el* ne remonte pas à IL(LE) comme le dit M. Rohlfs § 409, mais à (IL)LU(M) > lo (seule forme de l'ancien catalan), par généralisation de la forme élidée 'l. A côté de la combinaison *ena* IN ILLAM il y a *en* IN ILLUM: ainsi on dit en aranais *es mainalges soun en casau* 'les enfants sont dans le jardin'.

§ 409. L'ancien article gascon dérivé de IPSE est liquidé en quelques lignes. On pourrait croire qu'il n'y en a que de rares traces. Mais dans le Val d'Aran et un peu moins dans les vallées françaises voisines, les noms de lieux avec l'article IPSE (Salòda, Sacouma, Sahaja, Soucasau, Estèch) sont tellement abondants (on

en trouve des douzaines dans chaque commune) qu'on se sent porté à admettre que cet article a dû y rester vivant pendant tout le Moyen Age.

§ 410. L'accord du gascon avec le catalan quant à la répartition des genres est bien plus parfait qu'avec le castillan. Ainsi hèu et fel sont masculins tandis que hiel est féminin; au contraire bal et vall sont féminins mais valle est masculin.

§ 412. Les pluriels à double signe tels que gasc. jèusses, pélses, dénses, sont habituels en catalan: crusos, nusos, dusos, senassos, mollassos. De là on tire des singuliers analogiques nus au lieu de nu, senàs au lieu de senar, etc.

§ 413. Pour rendre compte des pluriels en -i, -is, M. Rohlfs part des mots en -i, tels que oùmi, bèrmi, ligàmi. Sur le modèle de leurs pluriels oùmis, etc., on aurait formé un pluriel mésis de mes. Seulement on ne voit pas pourquoi ce sont précisément les noms en -i qui ont fourni le modèle et pas ceux en -ou ou en -e, plus nombreux encore. Ensuite « comme la voyelle i est un élément assez suffisant pour marquer la distinction entre le sing. et le pl., on a même pu renoncer à prononcer l's du pluriel (nous àuti) ». On a pu le faire, mais pourquoi l'a-t-on fait? M. Rohlfs ne nous le dit point. En revanche il nous apprend que la nouvelle désinence a été affectée à la formation du pluriel des adjectifs et des pronoms; on ne voit pas la raison de cette spécialisation. Il repousse par contre l'opinion de ceux qui expliquaient cet -i par la conservation de l'-i du pluriel latin, justement parce que cette origine ne rendrait pas compte de la limitation aux adjectifs et aux pronoms.

Or en ceci il se trompe. Il est assez naturel que les formes du nominatif, disparues dans les substantifs, aient été conservées dans les pronoms, qui gardent une variété plus grande de formes casuelles (le datif, par exemple, qui ne se conserve que dans mi, cui, lui, autrui). Les anciens pluriels tels que aquilh < ECCUM ILLI restent dans des parlers modernes, en limousin (aqui, Chabaneau, Gramm. Lim., RLaR 5, 461); la forme medis, medich de plusieurs parlers gascons, avec son i, doit remonter au nominatif singulier vulgaire *METĬPSĪ (cf. ĬLLĪ > fr. il). On n'oubliera pas non plus le cast. nadi, nadie < NATI, ni la conservation de l'ancien nominatif seulement dans les adjectifs et les participes en réto-roman et dans l'anc. lyonnais (Roman. Gramm. I, § 627). Sans doute le point de départ a été dans des pronoms ou des adjectifs tels que alteri < autri (employé par les Leys d'Amors, II, p. 88 vos autri), nostri, vostri, où la conservation de l'-i était régulière phonétiquement à cause du groupe de consonnes qui exigeait une voyelle d'appui (cf. le datif alteri conservé dans le

pronom catalan altri 'autrui'). De là la désinence -i a été étendue à tous les pronoms et adjectifs et ensuite on en a tiré profit pour former le pluriel des substantifs en -s, où la désinence -s des autres substantifs n'était pas utilisable (pàssi, pluriel de pas). Enfin dans certains parlers on a combiné les deux désinences du pluriel -i et -s et il en est résulté les pluriels du type mésis, àutis. Il n'y a pas de doute que les pluriels en -i sont antérieurs à ceux en -is; ceux-là en effet sont attestés dès le Moyen Age dans les Leys d'Amors: beli, mali, soli, toti, aqueli (II, p. 204) et beaucoup plus d'exemples, tous pronoms ou adjectifs.

§ 414. L'emploi du de partitif dans des cas tels que de bounos tèrros, courant en béarnais, est inconnu dans les vallées orientales de la Gascogne; dans le Val d'Aran on dit dans ce cas bounes tèrres, comme dans les idiomes hispaniques. Quant aux tournures pa deu hèyt en caso, uo cadiero de las bachos, elles sont d'usage général non seulement dans tout le gascon, mais dans tous les parlers catalans.

§ 415. L'emploi de en(d)a avec la valeur de \dot{a} dans l'Ariège et dans les Landes n'aurait pas dû être séparé de celui d'enta, qui est la même préposition et qui a les mêmes emplois.

§ 419–420. Le pronom neutre atone ac serait une forme abrégée d' $ac\dot{o}$. Mais j'incline à croire que la forme la plus ancienne n'est pas ac, mais oc, celle que M. Rohlfs regarde comme secondaire, qui continuera un *HOQUE au lieu de HOC (> cat. prov. ho, équivalent de ac). Les anciens textes qui distinguent à la fin du mot les occlusives sonores des sourdes en écrivant amad, cab, amig à côté de tot, trop, sac, ont toujours ag (voir Luchaire, Textes, Gloss., et la charte de Gabarret, 1269, publiée par P. Meyer, R 3, 433, ligne 38), ce qui est incompatible avec le CC de ECCUM HOC > $ac\dot{o}$; ag reste aujourd'hui la forme employée devant voyelle. Quant au changement de o en a en position proclitique, c'est le même qui a eu lieu dans sa < co (§ 425).

§ 423. Très intéressante est la trouvaille du possessif airoù < ILLŌ-RUM dans le Pays de Barèges. En ce qui concerne l'explication de la diphtongue ai- par analogie avec aicel, aissò, il faut remarquer que justement dans ces mots le gascon n'a pas ai- mais a-, comme le catalan: acel, assò, aci, alau s'opposent en gascon à aicel, aissò, aici, ailal du vieux provençal. Peut-être y a-t-il dans airoù un développement de e- parallèle à celui d'o- en au- qui est courant (aunoù honorem, etc., Ronjat, I, p. 296); en aranais il y a airewa 'héritière' < cat. hereua.

§ 425. La distinction entre aquet 'celui-là' et acet 'celui là-bas', et entre aquerò et acerò, n'est pas d'accord avec mes données. Dans le Val d'Aran acetch est intermédiaire entre aquet 'celui-là'

et aguest 'celui-ci': il équivaut au cat. aqueix, cast. ese, démonstratif de la deuxième personne (it. colesto). Pour l'origine d'aquerò, acerò, aquesò (le dernier manque chez Rohlfs), qui n'est pas expliquée ici, voir mon article dans BDC 19, 22-23.

§ 428. L'existence dans l'anc. catalan de *bell* dans le sens de 'quelque', inconnu à la langue moderne, est très douteuse. M.Griera est le seul grammairien qui l'atteste et il n'en fournit qu'un exemple, dans *Tirant lo Blanc*. En lisant cet exemple avec le contexte, on reste dans le doute: *en bella batalla* peut être compris et dans le sens: 'dans une belle bataille' et dans celui de 'dans une bataille'.

§ 430. Alau 'ainsi' n'est pas ad-talem mais l'an. prov. aital 'tel', employé adverbialement, cf. sous § 423. L'étymologie est peut-être EC(CUM) TALEM, it. cotale.

§ 432. « Dans les parlers où existe aciu à côté de aquiu, le premier adverbe se rapporte à un lieu plus éloigné. » C'est le contraire qui est la vérité, du moins pour le Val d'Aran: aciu est le synonyme d'aci 'ici' et aquiu équivaut à aqui 'là'.

Le curieux gue 'y' du Lavedan représente sans doute *(HÎ)QUE, voir plus haut mon observation au § 351.

§ 433. C'est encore une forme intéressante que biàs 'ce soir' (Lavedan, vallée d'Azun); seulement ce n'est pas be-at-sé 'bien à ce soir', mais l'anc. prov. viatz 'bientôt' < vīvacius, cf. tantôt employé dans le même sens en français vulgaire.

§ 434. Cap dans le sens de 'pas' ne peut pas être qualifié de catalan en général; on ne l'entend qu'en Pallars et en Andorre-Urgellet.

§ 435 et 432. Deguens, dehens etc. 'dans', 'dedans'. Il fallait citer avant tout la forme aranaise, commingeoise, auroise et béarnaise (Vic-Bilh) laguens 'dedans' (ALF 381; Lespy), employée aussi comme préposition laguen(s) de, qui remonte à *(IL)LAQUE INTUS (voir plus haut, § 351). De laguens, sous l'influence de l'opposé dehoro, sont issus deguens et dehens.

§ 438 et suivants. La double forme que et qui de la conjonction que n'est pas gasconne en général, comme on le dit ici: qui n'est que béarnais. En général dans ces chapitres syntaxiques les données de M. Rohlfs ne portent guère que sur le béarnais. Ainsi les particules énonciatives be et e sont tout à fait inconnues aux parlers orientaux. L'emploi de ja signalé dans § 444 est très intérèssant et il n'avait été que peu remarqué jusqu'ici. Mais les conditions de l'emploi de ce ja et sa valeur stylistique, restent un peu vagues dans cet exposé, chose naturelle en syntaxe lorsqu'il s'agit d'un linguiste étranger et d'un langage peu employé en littérature. Les emplois de que dans les idiomes hispaniques, signalés dans § 441 ne sont pas toujours bien compris: tous les

exemples catalans et le dernier des exemples aragonais contiennent en réalité le que explicatif (= car). En revanche les autres exemples aragonais rappellent le que énonciatif du gascon, bien que la valeur stylistique de ce que aragonais semble assez différente. — Le que interrogatif signalé p. 142 est tout à fait courant dans le catalan parlé; que vols venir? que no l'han dit qui era?

§ 448-451. Les formes verbales étudiées ici sont extrêmement intéressantes et M. Rohlfs a été le premier à les signaler et à en chercher une explication. Mais quant à celle-ci je demeure sceptique. Que le conditionnel cantèrio, -èris, -èri, -èrim, -èrit, -èrin, privatif du Pays de Barèges, soit le futur passé latin CANTA(VE)RO c'est ce qu'on n'admettra pas tant que M. Rohlfs ne nous citera pas de formes anciennes à l'appui. Phonétiquement le latin -ARO, -ARIS, n'aurait pu aboutir qu'à -à, -às. Dans le même Pays de Barèges il y a un futur cantèri, -tàros, -tàro, -tàrom, -tàrot, -tàron, qui serait d'après l'auteur le plus-que-parfait latin CANTA(VE)RAM. Mais la comparaison des deux formes suggère l'idée que ce ne sont tout simplement que le conditionnel et le futur normaux des autres parlers gascons cantario, cantarèy, avec l'accent reculé d'une syllabe. M. Rohlfs lui-même (§ 406) a rassemblé des exemples tout à fait pareils d'un tel recul d'accent: on dit, par exemple, à Luchon àwio au lieu d'awio (< HABEBAM) pour 'j'avais', et le boùlhot 5e prés. Subj. de vouloir, cité p. 150, provenant évidemment de la forme commune boulhât < VOLEATIS, montre que cet exemple est loin d'être isolé. Le type très courant awèro < awerà < abellana, Lanoméso < Lannemezan < landa mediana, Ancido < Ancizan, prouve que cantarà a très bien pu devenir cantàro, et la réduction d'ei devenu atone à -i dans la première personne est tout à fait dans l'ordre (cf. plus haut mon observation au § 396).

Quant au conditionnel du type béarnais cantèri, -ères, -ère, -èrem, -èrels, -èren, il est identique au type signalé dans § 450, qui comme l'a bien vu M. Rohlfs, continue l'anc. prov. cantèra < Cantaveram. L'emploi semble bien être le même dans certains cas: dans « per sabé si j'aboure oppausans » la valeur d'aboure est identique avec « qu'awuro counsiderat coumo io infàmio de prestà dinès » cité dans § 450. La même limitation du type au verbe avoir, constatée pour la Haute-Garonne, se donne dans le catalan haguera 'j'aurais', et notre fóres 'tu serais' correspond très bien au hoùros d'Arrens.

§ 452. Les trois types d'imparfait cantàbi, audibi, preni que M. Rohlfs donne comme gascons en général n'appartiennent qu'aux parlers des Hautes et des Basses-Pyrénées; non seulement ceux de l'Ariège, mais encore ceux de la Haute-Garonne et du

Val d'Aran, emploient la désinence -io (-ia) pour les verbes des conjugaisons en -ire et en -ere. Si les formes en -èbi et en -ibi sont la continuation directe du -eran, -iran du latin ou s'il s'agit d'une réfection analogique de l'-ia de l'ancien provençal d'après l'-àbi de la 1° conjugaison, voilà une question très discutable. J'inclinerais contre M. Rohlfs pour la deuxième alternative à cause du fait suivant. Dans les parlers du Pallars et d'Andorre les verbes en -ere et ceux en -ire font l'imparfait en -iva, ce qui s'explique très bien si la forme ancienne a été -ia (qui représente phonétiquement -erat aussi bien que -irt) altérée en -iva d'après -ava; dans le cas contraire on ne voit pas pourquoi *-eva a dû être remplacé par -iva,

§ 454. L'emploi de en plus infinitif est plutôt rare en vieux castillan et en aragonais tandis qu'il est tout à fait ordinaire en catalan, surtout dans les parlers de Valence et des Baléares. D'ailleurs sa valeur n'est pas exactement la même que celle du tour gascon: en morir signifie en catalan 'au moment de la mort' (= cast. al morir, détermination temporelle), alors qu'en mouri en gascon c'est 'en mourant' (détermination modale). Ce dernier est l'équivalent du gérondif, devenu inutile, il l'est si bien que dans le Val d'Aran le gérondif a entièrement disparu. On le remplace aussi très souvent par la locution en tout mouri.

§ 456. L'emploi du verbe *être* (*èste* plutôt qu'*està*, comme le dit M. Rohlfs) comme auxiliaire du passé est tombé en désuétude dans les vallées orientales, notamment dans le Val d'Aran.

§ 460. Même emploi de -ada comme suffixe collectif dans le catalan occidental, voir mon étude sur Cardós, p. 270.

§ 461. Notable le suffixe collectif -ago, -aco d'origine basque. Ajouter aran. bouchacà 'buissaie' (en combinaison avec -ARE), houelhaca 'fane', cat. fullaca, fullaraca id., fullac 'fane du pin'.

§ 463. D'autres exemples d'-attus non appliqué à des animaux: vallée d'Oueil herechàta 'petit frêne' (Bouts dera Mount., 5, p. 1), aran. coumarata 'petite coume' (combiné avec -ella). En castillan il ne peut par contre s'appliquer qu'à des animaux.

§ 464. Remarquer que -au comme collectif est souvent féminin: aran. era cassenyau, era hajau.

§ 465. L'emploi de -ARIUS pour former des ethniques est très répandu, général même, en catalan occidental, en valencien et en baléare: asconer, elxer, castelloner, etc.

§ 466. -et pour marquer le résultat d'une action est aussi connu en catalan: xiulet 'sifflement', xisclet 'cri perçant', espinguet 'son aigu', ronquet 'ronflement', refilet 'ramage des oiseaux', renillet 'hennissement'. L'explication de M. Rohlfs par la terminaison participale -ĒTUM, inveaisemblable en soi, doit être abandonnée.

A Canejan (Val d'Aran) on prononce hilhet 'action de hilhà (cri caractéristique que poussent les bergers dans la montagne)', pas *hilhetch; par conséquent le -t doit remonter à un TT. En catalan, notre suffixe est appliqué à des verbes exprimant un son, surtout un son aigu. xisclet doit être, au fond, simplement le diminutif de xiscle, postverbal de xisclar.

§ 467. -it, employé en gascon (et en catalan: cabrit, mosquit) pour former le nom des petits de certains animaux, n'est pas -itus mais -ītus. On le voit par les dérivés cabrida, cabridar. Le point de départ est *caprītus (REW³ 1655). Il est donc indépendant du suffixe diminutif du castillan -ito < -itus.

§ 471. Le gascon -oùrrou ne corespond point à l'aragonais -urro, mais à -orro. Quant au gascon -orrou § 468, c'est l'arag. -uerro (voir Rohlfs, RLiR 7, 157).

§ 473. Dans pauruc, aran. pouiruc, cat. poruc, le suffixe n'est pas -ŪCCU mais -ŪCU; on le voit par le féminin pouiruga, poruga.

Je ne voudrais pas que de si nombreuses critiques sur de petits points masquent ce qu'il y a d'essentiel dans l'ouvrage de M. Rohlfs. Il a rassemblé une quantité imposante de documents, il les met à notre disposition et il nous en donne en même temps une interprétation dont on peut discuter les détails, mais qui mérite toujours d'être étudiée avec la plus grande attention. Je remplirais des pages plus nombreuses que celles qui précèdent, si j'avais à signaler toutes les idées heureuses et toutes les découvertes qu'on peut y remarquer. Je me contente d'en souligner quelques exemples: l'établissement d'une base *anabione ou *ABANIONE, qui rend compte de toutes les formes si divergentes du nom de l'airelle (§ 8), l'étymologie de bessó 'jumeau' (§ 243), la découverte des noms de lieux aragonais à voyelle prothétique devant r- (§ 383), les faits de recul de l'accent en gascon (§ 406), l'existence d'une consonne θ , distincte de s, correspondant au gdu castillan et de l'ancien provençal, dans le parler de Bethmale (pp. 5 et 93), enfin les pages magistrales où il éclaire des questions aussi ardues que les mutations de sonorité dans les idiomes pyrénéens (§ 364-370), l'origine des mots gascons en -ou et en -i (§ 396-397), et le traitement de ll (§ 387).

Je termine en reproduisant les conclusions que M. Rohlfs a tiré de son examen minutieux. Je n'hésiterai pas à y souscrire. «1º Le latin introduit dans l'ancienne Aquitaine a suivi une évolution tout à fait originale. A ce point de vue, la Garonne a formé une limite naturelle entre la Gaule proprement dite et le territoire aquitanique. 2° Dans beaucoup de faits linguistiques (phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire) on peut constater une corrélation surprenante entre le gascon et les idiomes de l'Espagne du Nord (aragonais, catalan). Surtout entre le gascon et le catalan, l'accord est beaucoup plus étroit qu'on n'a osé le croire jusqu'à présent. 3° L'influence de l'ancienne langue ibérique se manifeste non seulement dans un nombre considérable de survivances lexicales, mais encore, et très nettement, dans des tendances de prononciation. »

Barcelone, le 21 mai 1936.

Joan Coromines.

Additions:

p. 448, l. 1: Lavedan troc, trot 'petit passage dangereux', 'entrée de la cour' (Schmitt, 18) < *TRAUCUM 'trou'; on a même AB > au > ó dans horga, -o 'enclumette de faucheur' Aran, H.-Garonne, T.-et-Gar., Gers, H.-Pyr. (ALF 457), anc. béarnais, anc. bigourdan forga, béarn. horgue 'forge' (Luchaire, Recueil, Gloss.; Lespy, Dict.) < FABRICA.

p. 451, l. 6: hapouro (Ossau) 'jeune hêtre' < habouro < *fa-GULLA (RLiR 7, 168); arag. rapatán < ar. rabb ad-dá'n.

p. 455, l. 24: cast. chorlilo, land. thourle à côté de land. thourre, luch. tchourreta, aran. chourreta 'troglodyte'.

p. 456, l. 16: Il paraît au contraire que les mots en -nc sont prononcés ηk dans la région de l'Ariège dont il s'agit. M. Rohlfs lui-même a relevé $pasté\eta k$ 'petit pâturage' à Sentein et à Ustou (RLiR 7, 145).

p. 458, l. 11: Au dernier moment je m'aperçois qu'une explication pareille à celle que je viens de donner a déjà été proposée (pour les formes en -ou seulement) par M. Zauner, Zur Lautgeschichte des Aquitanischen. Cet ouvrage très rare n'ayant jamais été à ma portée, je ne prends connaissance de ce fait que par la la réponse de M. Rohlfs au compte rendu du professeur autrichien (ASNS 171, 53). D'ailleurs, M. Zauner n'a pas expliqué comment l'n a pu tomber avant la chute de l'u et M. Rohlfs le lui reproche avec raison.

p. 463, l. 7 d'en bas: Il se retrouve en Sicile et en Sardaigne (BDLC 6, 136 et 176).